Jr. 1314.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

PH.-J. ROUX

Lue à la Société de chirurgie dans la séance annuelle du 27 juin 1855,

PAR M. RENÉ MARJOLIN.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE PH.-J. ROUX.

Messieurs,

En vous voyant tous réunis dans ce jour de solennité pour entendre retracer la vie du chirurgien illustre, du savant collègue dont la perte nous fut si sensible, un sentiment de crainte et d'inquiétude me domine, et plus que jamais je sens que pour dire convenablement une telle existence, pour rendre à la mémoire du maître vénéré qui voulut bien s'associer à nos travaux, un hommage digne d'elle et digne de vous, il fallait un interprète plus éloquent. A défaut d'éloquence, j'invoquerai la vérité : elle sera encore assez belle pour paraître sans ornement.

Philibert-Joseph Roux, fils d'un chirurgien distingué d'Auxerre, naquit dans cette ville le 26 avril 1780. Il était encore enfant lorsqu'il perdit sa mère. Son père se remaria, heureusement pour lui, car il rencontra dans sa belle-mère une digne et excellente femme qui l'aima aussi tendrement que s'il eût été son propre fils. Grâce à sa bonté, il échappa souvent

à des corrections paternelles un peu trop vives, non pas qu'il eût commis des fautes bien graves, mais parce que ses plus simples espièglerie étaient sévèrement punies.

Ces preuves d'affection vraiment maternelle restèrent toujours gravées dans son cœur ; à son tour, il eut pour sa mère adoptive tout l'attachement d'un fils, et jusqu'à sa mort, arrivée il y a peu d'années, il l'entoura de soins les plus tendres.

Ce fut au collége d'Auxerre, dirigé par les Bénédictins, qu'il fit ses premières études ; Joseph Fourier, l'auteur de la célèbre introduction au grand ouvrage sur l'Égypte, et dont plus tard il devait faire l'éloge, y professait alors la rhétorique.

Ses études terminées, il était à peine rentré dans sa famille, lorsque, malgré son extrême jeunesse (il avait alors à peine quinze ans), son père l'envoya rejoindre l'armée à la frontière. Il reçut une commission de sous-aide, et fut dirigé sur les ambulances de l'armée de Sambre-et-Meuse sachant à peine saigner et faire un pansement.

Il partit pour Andernach le sac sur le dos, ne fit qu'un court séjour dans cette ville, et se rendit ensuite à l'hôpital militaire d'Aix-la-Chapelle, où il resta dix-huit mois attaché au service des ambulances. Au bout de ce temps, il revint dans sa famille, après la dissolution du corps d'armée auquel il était attaché.

Quelque courte qu'eût été cette campagne, il en garda toujours le souvenir ; il aimait à revenir sur cette époque de sa première jeunesse ; il parlait souvent des premiers cas de chi-

rurgie qui l'avaient frappé, et comme si la vue de ces lieux, témoins de ses premières armes, l'eût rajeuni, jusque dans les derniers temps de sa vie il ne manqua jamais, pendant ses voyages en Allemagne, de se détourner pour les revoir.

A son retour de l'armée, son père se décida à l'envoyer à Paris pour y étudier la médecine. Ses ressources pécuniaires étaient fort exiguës, mais il sut bientôt, à force de travail, se créer une sorte d'indépendance. En très peu de temps il se fit remarquer parmi les meilleurs élèves, et dès l'an VI il remportait un prix à l'École pratique. Son père fut tellement surpris de ce premier succès, qu'il fit exprès le voyage de Paris pour en avoir la certitude.

A cette époque il n'était bruit que d'un jeune professeur dont l'enseignement attirait tout ce que l'école renfermait d'élèves avides de s'instruire : c'était Bichat. Lui aussi était fils d'un médecin honorable de la province, et tout jeune, il avait également suivi l'armée à la frontière ; puis, pressé du désir d'agrandir ses connaissances, il était venu à Paris, avait été remarqué par Desault, et bientôt d'élève il était devenu maître.

Au milieu de ses nombreux auditeurs, Bichat ne tarda pas à distinguer M. Roux ; il le prit en affection, l'associa à ses travaux avec Buisson, et, dès ce moment, malgré la différence de leur âge, il s'établit entre le maître et l'élève une étroite amitié que la mort devait bientôt briser, mais dont le temps ne put jamais effacer le souvenir. Loin de là, ce sentiment devint dans le cœur de M. Roux comme une sorte de culte. Il était fier d'avoir été l'ami et le collaborateur de cet homme prodigieux dont le nom sera une des gloires de notre siècle, et

lorsque, dans ses leçons ou dans ses entretiens, le sujet qu'il traitait le ramenait vers quelqu'une des découvertes de Bichat il en parlait avec une vivacité, un entraînement qui partaient autant de son cœur que de la juste admiration qu'il professait pour son illustre maître.

Sur un esprit jeune et ardent, l'amitié d'un tel homme devait avoir une influence immense : avec l'ardeur au travail elle devait nécessairement communiquer cette confiance que ne rebutent ni les plus grandes difficultés ni la crainte d'un insuccès. Bichat avait succédé à Desault, M. Roux osa continuer Bichat. Ce magnifique ouvrage de l'*Anatomie descriptive*, que la mort avait interrompu, il le termina ; lui seul rédigea tout le cinquième volume. Certes, il fallait avoir en soi-même une bien grande confiance pour mener à bonne fin un pareil travail, et cependant ce n'était encore rien à côté de ce qu'il allait entreprendre.

En 1802, à la mort de Bichat, M. Roux n'avait que vingt-deux ans. Malgré sa jeunesse, il n'hésita pas à s'emparer hardiment de l'héritage de son maître, et à continuer, avec ses seules ressources, ces cours particuliers, où affluait un si grand nombre d'auditeurs.

Le succès fut inespéré, et bientôt, à son tour, il prit rang parmi les jeunes professeurs dont l'enseignement particulier, tout en étant l'honneur de la Faculté de Paris, lui faisait alors une si rude concurrence.

Ce fut dans le cloître Saint-Jean-de-Beauvais, et plus tard dans la rue de la Huchette, qu'il ouvrit un amphithéâtre d'anatomie et de médecine opératoire. Vous dire l'affluence d'élèves

qui vint se presser à ses leçons, vous dépeindre toute son activité et tous les subterfuges auxquels il dut recourir pour subvenir aux exigences matérielles d'un enseignement dont aujourd'hui nous n'avons plus d'exemple, ce serait dépasser le but que je me suis proposé. Ces souvenirs, d'ailleurs, ne pourraient être rappelés que par des contemporains; eux seuls pourraient bien faire l'histoire de cette brillante époque de l'enseignement particulier; car, lorsqu'on a pu en entendre parler par ceux mêmes qui y prirent une part active, on court grand risque, en racontant de semblables succès, ou de rester au-dessous de la vérité, ou de paraître l'exagérer. Mais ce n'était pas assez d'avoir réussi dans l'enseignement, M. Roux sentait qu'il lui fallait un service d'hôpital. Bichat, son maître, n'avait-il pas porté le titre de médecin de l'Hôtel-Dieu, et n'était-ce pas là qu'il avait, en partie, fait ses belles recherches? Aussi, lorsqu'une place de chirurgien en second vint à être créée dans cet hôpital, il n'hésita pas à se présenter au concours en même temps que Dupuytren, et s'il ne fut pas nommé, il prouva, du moins, qu'il pouvait se mesurer dignement avec ce redoutable adversaire.

En 1803, il soutint sa thèse de docteur. Elle était intitulée: *Coup d'œil physiologique sur les sécrétions*, et consistait dans une série de propositions plus faciles à développer qu'à analyser. Elle précéda de peu l'apparition du cinquième volume de l'*Anatomie descriptive* de Bichat, dans lequel se trouvent contenus, outre la description de tous les organes glandulaires, celle des organes génitaux et urinaires de l'homme et de la femme, et tout ce qui a trait au fœtus et à ses dépendances.

Puis successivement, et à de courts intervalles, parurent divers mémoires de physiologie : l'un sur l'influence des nerfs du cerveau ou de la moelle épinière et ceux des ganglions réunis dans quelques organes contractiles, tels que l'œsophage, l'estomac, le diaphragme, le rectum et la vessie ; l'autre sur la sympathie organique, et enfin le supplément au *Traité des maladies des voies urinaires* de Desault.

Comme vous le voyez, l'activité du jeune professeur, loin de se ralentir, semblait puiser une nouvelle énergie dans la multiplicité de ses travaux. Occupé de ses cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de médecine opératoire, chargé, en outre, comme chirurgien en second, d'un service à l'hôpital Beaujon, il trouva encore le moyen de publier quelques fragments de nosographie chirurgicale, un mémoire sur les avantages de l'adhérence des poumons aux parois de la poitrine dans les plaies pénétrantes, des recherches sur le cancer, sur les phénomènes de continuité de l'inflammation et sur la pression abdominale appliquée au diagnostic des maladies de poitrine.

C'était par ces divers travaux que M. Roux préludait dans la carrière qu'il devait parcourir d'une manière si brillante. En 1809, il les réunit en un volume, aujourd'hui assez rare, ayant pour titre *Mélanges de chirurgie et de physiologie*.

Il faut lire la préface qu'il mit en tête de ce livre pour voir comme déjà il se défendait de la publication d'un ouvrage didactique. Mais, disons-le tout de suite, il obéissait bien moins à l'impulsion scientifique de l'époque qu'à une voix intérieure qui lui disait qu'il ne pourrait jamais mener à fin un traité général.

Une seule fois il l'a tenté, comme nous le verrons, en parlant de sa *Médecine opératoire*, et, au grand regret de tous, la seconde partie de l'ouvrage n'a jamais été imprimée.

Ce qui semblera peut-être singulier, c'est qu'après s'être si bien défendu de vouloir publier aucun ouvrage didactique, il débuta, dans ces mêmes *Mélanges de chirurgie et de physiologie*, par trois chapitres qui ne sont autres que des essais d'une vaste classification nosologique des fractures, des luxations et des hernies. Nul doute que bien des fois, malgré tout ce qu'il avait pu dire, il n'ait eu la pensée d'entreprendre un traité complet de pathologie chirurgicale, sinon d'une manière suivie, au moins par fragments, genre de travail qui convenait le plus à la tournure de son esprit.

Outre ces divers travaux, on lit encore dans le même recueil des recherches sur les polypes utérins et plusieurs faits cliniques importants, au nombre desquels se trouve son premier cas de résection de la tête de l'humérus.

M. Roux, bien que fort jeune, avait déjà acquis, par son enseignement et par ses publications, un rang distingué parmi les chirurgiens, lorsqu'en 1812, à la mort de Sabatier, la chaire de médecine opératoire devint vacante. Il se mit sur les rangs. Le sujet qui lui échut était en quelque sorte neuf, la science ne possédant alors que des documents épars et peu nombreux. Malgré cette difficulté et le peu de temps qui lui était accordé, il s'en tira avec beaucoup d'honneur, et sa thèse sur les résections restera, non-seulement comme un souvenir de ce mémorable concours, mais aussi comme la première monographie publiée sur ce sujet.

Dans l'année suivante parut le premier volume de ses *Éléments de médecine opératoire*. Cet ouvrage, dont la première partie a seule été imprimée, et dont tout le manuscrit existe, a un caractère essentiellement pratique.

Le chapitre des plaies, écrit avec beaucoup de soin, renferme d'intéressantes considérations sur la réunion des tendons au moyen de la suture, et la question des anévrysmes y est déjà traitée avec une sorte de prédilection.

Le second volume était entièrement composé, lorsque des circonstances imprévues en firent ajourner l'impression. C'était en 1814 : désespéré de voir dans nos hôpitaux un si grand nombre de blessés périr à la suite des amputations, et croyant que ces insuccès dépendaient de l'emploi habituel de la réunion par seconde intention, il voulut convaincre les chirurgiens des avantages de la réunion immédiate, et, dans ce but, il communiqua à l'Institut un mémoire dans lequel il essaya de démontrer toute la supériorité de cette méthode.

Il exposa avec grand soin toutes les précautions à prendre pour bien réussir ; et afin de prouver qu'il n'obéissait pas seulement à de simples idées théoriques, il cita les faits qui lui étaient particuliers, ceux qu'il avait observés, soit à Beaujon, soit en Espagne pendant son voyage avec Boyer, soit à la Charité, où depuis quelques années il occupait la place de chirurgien en second.

Percy, chargé du rapport conjointement avec Deschamps, rendit pleinement justice à ce travail Il cita à l'appui le chiffre is remarquable des amputations faites avec succès à la bataille de Newbourg ; mais il faut ajouter aussi, pour être juste,

que ce relevé prouva au moins autant l'utilité de l'amputation immédiate que celle de la réunion par première intention.

Comment était née cette méthode, comment s'était-elle, en quelque sorte, identifiée avec la pratique des chirurgiens anglais ? C'est une circonstance assez intéressante pour la rappeler au moment surtout où nous allons voir quelle influence les voyages peuvent avoir sur les progrès des sciences. Voici comment Percy la raconte :

« Vers 1772, Benjamin Bell, visitant la France, étonné du peu d'attention que les chirurgiens apportaient à ménager les téguments dans toutes leurs opérations, et frappé des inconvénients qui résultaient de cette méthode, songea à en suivre une tout opposée. De retour dans son pays, il commença, dans les premières amputations du sein qu'il pratiqua, par ménager autant que possible la peau, et voyant tous les avantages de ce procédé, il l'appliqua dès lors aux amputations de la cuisse. C'est à dater de ce moment que cette heureuse modification, à laquelle on a peut-être donné à tort le nom de méthode d'Alanson, fut généralement adoptée, en Angleterre, dans les hôpitaux et à l'armée. »

Il avait donc suffi, comme vous venez de le voir, d'un voyage, pour faire dans la chirurgie une révolution immense. Voyons maintenant quel heureux parti M. Roux tira de sa visite en Angleterre.

La paix venait d'être conclue ; nul obstacle ne s'opposant au désir qu'il avait depuis longtemps de mieux connaître la chirurgie anglaise, et de voir de près des hommes qui jouissaient

d'une grande célébrité, il se rendit à Londres. C'est le résultat de ses observations qu'il publia en 1815 sous le titre de *Voyage à Londres, ou parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*. Ce livre eut d'autant plus de retentissement, que, bien qu'à des époques diverses, Morand, Ténon, Chopart et Antoine Dubois eussent visité l'Angleterre, personne encore n'avait publié de renseignements complets sur l'état de la science chez nos voisins.

Aujourd'hui, non-seulement cet ouvrage n'a rien perdu de sa première valeur, mais il nous offre un nouvel intérêt en nous montrant quelles étaient alors les opinions de M. Roux sur certains points de la science, et comment elles se sont modifiées depuis. Mais si l'expérience a pu apporter quelques changements à sa pratique, il est cependant des points sur lesquels il n'a jamais varié : telle a été sa prédilection constante pour l'extraction de la cataracte. Quels pouvaient être, dès cette époque, les motifs de sa préférence? Il nous les expose lui-même dans son récit : « J'ai fait, dit-il, deux fois, en pré-
» sence de MM. Travers et Lawrence, l'opération de la cata-
» racte par extraction, méthode, le dirai-je, pour laquelle j'ai
» peine à me défendre d'un peu de prédilection. En effet, elle
» permet, mieux que l'abaissement, à chaque opérateur,
» d'avoir une manière à lui, et de montrer, ou une adresse
» naturelle, ou une dextérité acquise par l'habitude. »

Du reste, tout en défendant l'extraction dans la cataracte, M. Roux reconnaissait qu'il est des cas où l'abaissement est préférable ; et s'il invoquait à l'appui de son opinion l'habitude ou l'habileté manuelle, il pouvait aussi se fonder sur ses résul-

tats, car lorsqu'en 1817, il communiqua à l'Institut le résumé de sa pratique, il n'avait pas opéré moins de 700 individus, sur lesquels il avait obtenu les 7/10es de guérison.

Plus tard, le nombre total de ses opérations s'éleva à plus de 3000, chiffre immense, mais qu'il devait autant à ses nombreux succès qu'à son habileté incontestable.

L'apparition de cet ouvrage fut comme un trait d'union entre la chirurgie anglaise et la chirurgie française, et l'on ne pourra jamais assez redire quelle influence eut parmi nous le récit bien fait de quelques mois passés au milieu de tout ce que Londres renfermait de chirurgiens distingués. Les relations scientifiques que la guerre avait si longtemps suspendues se rétablirent. Aux noms déjà connus d'Everard Home, de Cline, d'Abernethy, vinrent s'ajouter ceux d'Astley Cooper, de Brodie, de Lawrence, de Travers, de Charles Bell, et bientôt leurs précieux travaux se répandirent dans toute la France.

M. Roux écrivit ce voyage avec entraînement; il peignit les hommes de cette époque avec vérité, et il les représenta pleins de ce feu sacré, de cette noble passion pour la science, qui ne l'ont lui-même jamais abandonné. Avec quel plaisir ne lit-on pas ces premières pages où il parle, non seulement de l'accueil honorable et gracieux que lui firent les chirurgiens anglais, mais aussi des relations si pleines de dignité qui existaient entre ces hommes de talent. On est si bien initié aux manières, aux usages de chacun d'eux, que, dès ce moment, ils cessent de vous être étrangers.

C'est par ces préliminaires qu'il débute; puis, après avoir fait connaître au lecteur les divers hôpitaux et les diverses

nstitutions scientifiques de Londres, il passe à l'examen des doctrines et de la pratique chirurgicales.

On se tromperait cependant si l'on croyait que dans cet ouvrage M. Roux ait donné trop d'éloges à la chirurgie anglaise. Critique de bon ton et toujours éclairé, il sut blâmer l'abus de la réunion immédiate avec autant de discernement qu'il avait mis de conviction à en soutenir les avantages dans les amputations. S'il rendit justice à la conduite des chirurgiens anglais dans les luxations compliquées du pied, il n'hésita pas à dire qu'à cette époque ils nous étaient inférieurs dans la thérapeutique des fractures, et, fidèle aux principes de Desault, non-seulement il s'éleva contre la méthode de Pott dans le traitement des fractures des membres inférieurs, mais il combattit les idées d'Astley Cooper sur l'impossibilité de la consolidation dans certaines fractures du col du fémur.

Convaincu de l'importance des plus petits détails en chirurgie, il examina tout avec le plus grand soin : depuis les appareils les plus ingénieux jusqu'aux moindres détails des pansements, rien ne lui échappa. Pour n'en citer qu'un exemple, je dirai que c'est peut-être à lui que nous devons l'introduction en France d'un usage tellement simple, qu'on devrait croire qu'il a toujours existé, celui de couper près du nœud l'un des chefs de la ligature. C'est également à lui que nous sommes redevables de l'emploi des bandelettes dans le pansement des ulcères.

Bien différent de quelques personnes, qui changent souvent de méthode sans motif réel, il n'adopta pas tout de suite tous les usages des chirurgiens anglais. Ainsi, bien qu'il les eût vus

étreindre les artères avec des ligatures cylindriques, longtemps encore il préféra se servir de fils plats formant une sorte de ruban; longtemps encore il appliqua aussi des ligatures d'attente, et se servit, comme Scarpa, d'un petit rouleau de diachylon interposé entre la ligature et l'artère.

Dans les voyages, nous examinons quelquefois les choses avec prévention; d'autres fois aussi nous nous laissons trop facilement séduire, et ce fut peut-être pour avoir vu deux fois A. Cooper employer le gorgeret d'Hawkins que M. Roux se laissa aller à suivre pendant longtemps cette méthode plus brillante que sûre. Dans ses dernières années, il en reconnut les inconvénients, et revint à la taille latéralisée et à l'emploi du lithotome caché de frère Côme.

J'abuserais de votre attention si j'entrais dans de plus longs détails sur tout ce que renferme ce livre intéressant. Vous le savez tous, c'est là aussi que l'on trouve, avec la description du cancer des ramoneurs, tout ce qui se rattache au fongus hématode, à la classification des anévrysmes, aux perfectionnements de la méthode d'Anel, et enfin les procédés d'Adams pour la pupille artificielle et l'ectropion.

La relation du voyage de M. Roux nous fit profiter des découvertes de la chirurgie anglaise; mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'à son tour il fit connaître en Angleterre les progrès réalisés par les chirurgiens français, et qu'il rectifia bien des opinions erronées sur leur pratique.

On croyait généralement, de l'autre côté du détroit, que nous abusions du feu et des moxas dans le traitement des affections articulaires; M. Roux combattit cette idée, et prouva en même

temps tout ce que cette méthode, bien employée, avait d'avantageux. On connaissait à peine le procédé de Chopart pour la désarticulation du pied ; il le démontra, et indiqua quelles étaient les règles les plus certaines pour bien pénétrer dans l'articulation, en se guidant sur la saillie de l'apophyse du scaphoïde. La ligature des polypes, d'après la méthode de Desault, n'avait pas encore été employée en Angleterre ; Brodie, pour la première fois, la tenta d'après ses conseils.

Si donc il avait largement emprunté aux Anglais, il leur avait rendu avec la même profusion, et, ce qui était tout aussi important, il avait rectifié leur jugement sur notre pratique.

Après de tels débuts, on pouvait déjà lui prédire un brillant avenir, et, en effet, nous touchons à l'époque où la staphyloraphie vint ajouter un nouveau lustre à sa réputation chirurgicale. Nous sommes en 1819. Pour la première fois, il tente de réunir le voile du palais divisé, et sa première tentative est un succès.

Il est des travaux qu'on ne doit pas analyser, et le mémoire dans lequel M. Roux rendit compte un peu plus tard à l'Académie de médecine de ses douze opérations est peut-être de ce nombre. Essayez d'écrire l'histoire de la staphyloraphie, il faudra toujours que vous en veniez à reproduire à peu près textuellement l'histoire de l'entrevue de M. Roux avec le docteur Stephenson ; car il est difficile de mieux la conter. Toute la découverte de cette ingénieuse opération est dans cette anecdote. Qui de vous ne se rappelle la visite de ce jeune médecin étranger venant prendre congé de son professeur ? Dans la conversation, M. Roux, s'apercevant de la difficulté de sa prononciation, croit à quelque peccadille de jeunesse ; il questionne son jeune con-

frère avec amitié ; puis, la vérité connue, il lui fait ses excuses sur ses soupçons et l'examine. C'est alors que tout d'un coup, en observant le jeu des muscles du voile du palais, il conçoit la possibilité de rapprocher les bords de cette division par une opération analogue à celle du bec-de-lièvre, mais plus délicate. A peine a-t-il fait part à M. Stephenson de son idée et de la possibilité d'une guérison, que celui-ci, à son tour, lui laisse à peine le temps de réfléchir sur le procédé : un bistouri boutonné, un porte-aiguille, voilà les seuls instruments qui servent, le surlendemain, à exécuter cette opération si délicate, et douze jours après, le malade peut lire lui-même son observation devant l'Académie des sciences.

Je vous laisse à penser qui fut le plus heureux de M. Stephenson ou de M. Roux ? L'un se trouvait pour toujours délivré d'une infirmité qui pouvait être un obstacle à sa carrière, et l'autre avait eu le bonheur, dans une première tentative, de rendre à un confrère un service inespéré. Quelle fortune ! mais si le hasard avait bien servi M. Roux, avouons aussi que son génie chirurgical l'avait bien inspiré, et qu'il ne laissa plus à la staphyloraphie une fois créée que de bien légers perfectionnements à subir.

Du reste, il ne se borna pas, dans son mémoire, à décrire l'opération telle qu'il l'avait conçue ; il en indiqua toutes les conséquences et toutes les déductions pratiques pour l'ablation de certaines tumeurs, et reconnaissant en outre que, dans les cas de division longitudinale de la voûte palatine, il fallait, pour combattre avec avantage le défaut de glissement de la membrane muqueuse, modifier le procédé, il adopta dès lors les deux incisions latérales.

Il y a, dans les sciences, des questions qui, faute d'être envisagées sous leur véritable point de vue, donnent lieu à des luttes interminables, sans pour cela faire le moindre progrès; telles sont les discussions de priorité, questions presque toujours stériles, trop souvent personnelles, et dans lesquelles l'amour-propre est bien plus en jeu que l'amour de la science.

On a contesté à M. Roux l'invention de la staphyloraphie, et l'on a dit que dès 1817, Græfe (de Berlin) l'avait tentée sans succès. Rien n'est plus vrai; mais ce qui est également vrai, c'est que M. Roux ignorait complétement cette tentative, et qu'il n'en eut connaissance qu'après sa lecture à l'Académie de médecine. Du reste, si c'est une contestation que l'on veut établir, je répondrai que Morinier et Jourdain avaient aussi fait des tentatives bien longtemps avant Græfe, et dès lors l'honneur de la staphyloraphie n'appartiendrait plus au professeur de Berlin.

En résumé, que prouverait tout ceci? C'est qu'à diverses époques, des hommes d'un grand talent ont eu une même pensée, un même but, et qu'ils ont suivi presque la même voie; mais cela n'est pas suffisant dans les sciences pour acquérir un titre durable à la renommée; une fois l'idée conçue, il faut la développer, la féconder : voilà ce que M. Roux a fait; aussi a-t-il toujours été, malgré quelques tentatives antérieures, considéré comme le véritable créateur de la staphyloraphie, et son nom restera seul attaché d'une manière impérissable à cette brillante conquête de la chirurgie moderne.

L'art qui prolonge nos jours est sans doute un bienfait; mais il est des infirmités tellement pénibles, que la vie devient un supplice, et que celui qui les fait disparaître acquiert peut-

être plus de droits à notre reconnaissance que s'il nous eût préservés de la mort. C'est là le vrai triomphe de la chirurgie réparatrice, de cette chirurgie qui a fait tant de progrès dans ces dernières années. Il était réservé à M. Roux, dont le nom était déjà attaché à la staphyloraphie, de conquérir une nouvelle gloire en faisant revivre en France la suture du périnée.

Imaginée et faite pour la première fois avec succès par Guillemeau, reprise par Mauriceau, Lamotte et Smellie, elle faisait toujours le désespoir des chirurgiens, et bien que trois nouveaux succès eussent couronné les efforts de Noël (de Reims), de Saucerotte (de Lunéville), et de Montain (de Lyon), elle était retombée dans l'oubli. En vain, en Allemagne, les travaux de Mursinna, de Mentzell, d'Osiander et de Dieffenbach se continuaient presque sans interruption ; les succès passaient comme inaperçus, sans éveiller l'attention des chirurgiens français. Les choses en étaient là, lorsqu'en 1831, M. Roux, consulté par la femme d'un confrère, reprit la question, et, sans se laisser décourager par un premier insuccès, réfléchissant aux causes qui avaient fait échouer l'opération, modifia entièrement l'ancien procédé.

Tantôt les découvertes tiennent à une sorte de hasard, à une bonne fortune, et quelques instants suffisent à l'homme de génie pour accomplir un progrès important : c'était ce qui était arrivé à M. Roux pour la staphyloraphie. Cette fois il fut guidé par la réflexion, la réflexion à la marche lente, qui médite sur tout, sur les revers comme sur les succès.

Supposez un instant qu'il eût été heureux dans sa première tentative de suture du périnée par l'ancien procédé, il s'en

serait tenu là, et, très probablement, on serait retombé plus tard dans une nouvelle série de revers. Mais ce n'est pas ce qui lui arriva : touché de l'état malheureux de sa première opérée, il réfléchit à la solution du problème, aux causes qui avaient fait échouer l'opération, et bientôt il vit que pour agir sur des parties profondes, la suture entortillée était insuffisante. Il fallait une action plus puissante ; la suture enchevillée seule était assez forte. Dès ce moment, M. Roux modifia tout son plan : non content d'agir dans le fond de la plaie, il chercha à combattre, par une suture simple, l'écartement superficiel de ses bords. En suivant cette indication, il exécuta la seconde opération et obtint un plein succès ; et, lorsqu'en 1834, il lut son mémoire à l'Institut, il avait déjà opéré quatre malades, dont trois avaient guéri.

Ces titres seuls auraient pu assurer la célébrité de M. Roux, et pourtant je n'ai pas tout énuméré. N'est-ce pas à lui que nous sommes redevables de la plupart des travaux entrepris en France sur l'autoplastie, sur les résections ? Ouvrez les recueils de médecine opératoire, et vous verrez qu'il n'est peut-être pas une de ces opérations qu'il n'ait pratiquée et souvent modifiée. Parcourez les thèses qui ont été publiées sur ce sujet, celles si remarquables de MM. Dubourg et Thore, et tant d'autres non moins intéressantes, vous verrez que la plupart de leurs auteurs se sont inspirés de ses savantes leçons.

Enfin n'est-ce pas encore lui qui, d'abord partisan de la méthode ancienne dans le traitement des anévrysmes, a tant contribué à répandre la méthode de la ligature loin de la tumeur ? Rappelez-vous ces pages si intéressantes qu'il nous lut sur les

maladies du système vasculaire, et avec quelle chaleur, tout en rendant justice à Hunter, il faisait la part des travaux d'Anel ! C'est que, malgré ses sympathies pour les savants de tous les pays, il y avait encore en lui un sentiment dominant, celui de l'amour national.

Dans une notice de ce genre, vous devez bien comprendre qu'il est impossible de passer en revue chacune des opinions dont l'ensemble constitue l'individualité scientifique d'un homme ; ce serait peut-être aussi entrer dans une appréciation critique et sortir du rôle d'historien. D'une manière générale, on peut dire que M. Roux partageait la plupart des opinions de Boyer ; seulement j'ajouterai que personne, parmi les chirurgiens de notre époque, n'a porté aussi loin que lui le soin des moindres détails, dans les opérations comme dans les pansements. Peut-être même l'espèce de coquetterie qu'il mettait dans l'application des appareils de fracture l'empêcha-t-elle d'adopter les appareils inamovibles ; il se serait cru malheureux de penser que la nature pût travailler à la formation d'un cal régulier sans la surveillance du chirurgien.

Généralement ami du progrès, jusque dans ses dernières années, il étudia chacune des découvertes de la chirurgie sans y apporter d'idée préconçue. Malgré toute son habileté dans l'opération de la taille, la lithotritie ne le trouva point systématiquement hostile, et si l'on veut en avoir la preuve, il suffit de parcourir le rapport qu'il fit en 1825 à l'Académie de médecine, au nom de la section de chirurgie.

Que pouvait-on dire alors de plus encourageant à ceux qui avaient fait les premières recherches, que les paroles suivantes :

« Oui, les plus grands éloges sont dus à ceux qui, depuis quel-
» ques années, s'occupent avec tant de zèle du broiement de
» la pierre dans la vessie. » Et comme si déjà il eût prévu toutes les discussions que soulèverait la question si délicate du choix entre la taille et la lithotritie, il indiqua tout de suite la seule marche à suivre pour résoudre le problème, et termina ses sages conseils par cette phrase, que les novateurs ne devraient jamais perdre de vue : « C'est en ne cachant rien de ce
» qui peut contribuer à dissiper le doute et l'incertitude sur
» tous ces points, que ceux qui s'occupent spécialement de la
» lithotritie satisferont aux vœux de la science et travailleront
» à leur propre gloire. » Dans cette question, qui avait alors soulevé tant d'enthousiasme et tant d'injustes préventions, il eut le talent, en prévenant un jugement précipité, de conserver au corps scientifique dont il était l'organe, une attitude digne et sévère, la seule, comme il le dit si bien, qui convînt à sa position, la seule qui fût digne de la section de chirurgie.

Vingt ans plus tard, à une époque où la lithotritie avait fait d'immenses progrès, une occasion le ramena à émettre son opinion sur ce sujet. MM. Fleury (de Clermont), et Raynaud (de Montauban), avaient adressé à l'Académie de médecine plusieurs observations de taille et de lithotritie chez des adultes et chez des enfants. Chargé avec M. Velpeau de rendre compte de ce double travail, M. Roux le fit avec d'autant plus de soin et de plaisir, que les mémoires étaient envoyés par les fils de deux de ses anciens collègues auxquels il était sincèrement attaché, et que cette tâche, tout en lui donnant l'occasion d'exprimer franchement sa pensée sur l'état de la science, lui donnait aussi

celle de prouver publiquement que ces deux chirurgiens, autrefois ses élèves, étaient dignes du nom honorable qu'ils portaient.

C'est donc dans ce rapport, fait, si je puis le dire, avec une véritable affection, qu'il faut chercher la dernière opinion de M. Roux sur la taille et la lithotritie.

Chez les adultes, pour les calculs de moyen volume, il n'hésite pas à se prononcer en faveur de la taille latéralisée de préférence à la taille bilatérale, comme étant d'une exécution plus facile et plus prompte. Passant ensuite à l'examen du choix des méthodes d'après les âges, il commence par faire ressortir combien l'affection calculeuse est rare parmi les enfants de la classe aisée et fréquente chez les enfants de la classe pauvre, soumis à un régime insuffisant ou malsain. Puis abordant les motifs qui lui font préférer la taille dans l'enfance, il énumère les considérations pratiques très justes que vous connaissez tous, telles que la facilité de l'opération, la promptitude de la guérison et la rareté des hémorrhagies ou des accidents consécutifs. Comme ce travail lui fournit l'occasion de parler des divers accidents de la taille, il en profite pour insister sur la gravité des hémorrhagies, et rappeler qu'à une époque assez éloignée, il conseilla et pratiqua plusieurs fois avec succès la ligature de l'artère honteuse interne pour remédier à la blessure d'une des artères du périnée.

Enfin, ce rapport n'est pas seulement intéressant parce qu'il résume l'opinion de M. Roux sur une question difficile, mais aussi par les réflexions qui le terminent.

Déplorant avec raison le peu de soin que les chirurgiens mettent à enregistrer le résultat de leurs opérations, il leur

dit combien ils ont tort de se contenter, pour eux-mêmes, de leurs impressions générales et de leurs simples souvenirs, et combien seraient utiles pour la science des relevés statistiques complets et rigoureux. Et, comme le besoin de la vérité le domine, il rappelle à l'Académie l'espèce d'engagement tacite qui avait été pris par tous ceux qui étaient le plus en position de pratiquer la taille ou la lithotritie. « Ne soyons pas, dit-il, » retenus par la crainte d'avoir à mentionner trop de revers; » un pareil sentiment d'amour-propre ne saurait être approuvé; » toute considération doit céder devant l'intérêt de la science. »

Ah! si ces belles paroles pouvaient être entendues de toutes les sociétés savantes; si chacun de nous voulait, dans sa pratique, recueillir avec soin tous les résultats non-seulement de ses tailles et de ses lithotrities, mais de toutes ses opérations, ne voyez-vous pas tout de suite que de doutes levés, que de questions résolues, et avec quelle rapidité la science s'avancerait vers la vérité, au lieu de s'épuiser en vains efforts à renverser le passé ou à errer au milieu du doute et de l'incertitude?

La lithotritie, cette opération si ingénieuse, n'avait donc pas trouvé en lui une opposition systématique, mais un juge éclairé et impartial. Plus tard, lorsque la question de l'anesthésie, cette autre découverte moderne, vint à être portée devant les corps savants, loin de la combattre, il s'empressa de la défendre, malgré ses imperfections et ses dangers, et de l'accueillir comme un moyen salutaire appelé à délivrer désormais les malheureux patients d'horribles et cruelles souffrances.

Reconnaissant tous les services que la ténotomie bien appli-

quée peut rendre dans mainte circonstance, il y recourut plusieurs fois ; il l'employa même dans le strabisme.

J'aurais peut-être évité de vous entretenir de ses opinions sur ce sujet, si lui-même n'y était revenu à plusieurs reprises, et notamment en 1840, lors de la communication de M. J. Guérin à l'Institut.

Nous avons tous notre faible, et M. Roux, qui avait bien d'autres titres à une juste célébrité que celui d'avoir guéri quelques personnes du strabisme par le seul effet d'une ferme volonté ou d'un exercice régulier, n'eut garde de laisser échapper l'occasion de revenir sur la communication qu'il avait faite en 1815. Mais il faut dire que, malgré tout ce que son opinion pouvait avoir de juste sur les causes et les effets du strabisme, l'exemple qu'il choisissait n'était malheureusement pas fait pour porter la conviction dans l'esprit des assistants : il suffisait, en effet, de le regarder un instant pour voir que malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, l'un de ses yeux était habituellement dévié de l'axe naturel.

En rassemblant ses divers mémoires, son travail sur les plaies par armes à feu, les articles si importants du Dictionnaire en trente volumes et les rapports qu'il fit tant à l'Institut qu'à l'Académie de médecine, M. Roux ne pouvait pas se reprocher de n'avoir rien écrit. Cependant malgré ces preuves nombreuses de son activité, il ne se croyait pas encore quitte envers la science.

« Dans une carrière, disait-il, où l'observation est une » source inépuisable de nouvelles lumières et ajoute sans cesse » à la somme des connaissances acquises, chacun est comptable

» des fruits de son expérience envers ceux qui lui succèdent, » c'est une sorte d'héritage dont il doit compte à la postérité » et que celle-ci a le droit de réclamer. »

Ce fut dans cette pensée qu'il entreprit de publier, sous le titre de *Quarante années de pratique chirurgicale*, tous les matériaux qu'il avait pu recueillir pendant sa longue carrière. Pour cet ouvrage, qui eût été en quelque sorte le legs de son expérience à la postérité, il avait choisi la forme épistolaire comme celle qui lui permettait le mieux de suivre son inspiration et de s'abandonner à l'impulsion de son esprit sans être retenu par aucune contrainte.

Une autre pensée lui avait inspiré le choix de cette forme : il voulait que ses lettres fussent comme autant de monuments élevés à l'amitié ; elles devaient porter les noms des savants illustres qu'il affectionnait, de Lawrence, de Valentin Mott, de Riberi, de Chélius.

M. Roux commença cet ouvrage par la chirurgie réparatrice ; c'était un de ses sujets favoris et un de ceux qui avaient le plus contribué à sa réputation.

Il dédia le premier volume à l'illustre chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres, à W. Lawrence. La préface qu'il mit en tête est peut-être le portrait le plus fidèle que jamais auteur ait tracé de lui-même. Qui ne reconnaît son caractère dans ces lignes : « Je n'ai suivi d'autre règle que celle qui » m'était dictée par ma convenance, par la direction de mes » pensées ou par l'impulsion que mon esprit a dû recevoir des » circonstances ? » N'est-ce pas là l'homme tel que nous l'avons connu, dont l'imagination féconde et la mémoire riche de faits

intéressants avait souvent peine à se contenir dans les limites d'une question.

Cet ouvrage, qui n'est qu'une série d'entretiens sérieux, renferme les préceptes les plus instructifs ; ce n'est plus l'art didactique gêné par la contrainte, c'est une conversation facile dans laquelle les plus hauts préceptes de l'art font suite à des observations empruntées à la longue et riche pratique de l'auteur. Voulez-vous être initiés à cette foule de petits détails si futiles en apparence et si précieux dans l'application, étudiez, méditez les *Lettres sur la chirurgie réparatrice*.

Outre tout le talent avec lequel elles sont écrites, il y a une autre qualité bien plus précieuse qui domine, c'est cette excessive bonne foi qui fut du reste le propre du caractère de M. Roux. A côté du succès, vous trouvez le revers ; commet-il une faute, une erreur, il ne cherche pas à la dissimuler ; il la découvre et la met au grand jour, afin que d'autres ne viennent pas se briser sur le même écueil. Ne mettant, du reste, dans l'histoire de ses propres découvertes, qu'un sentiment d'amour-propre bien naturel, il sait parfaitement rendre justice à chacun.

Ce volume était en cours de publication lorsque M. Roux ressentit les premières atteintes du mal qui devait bientôt l'emporter : malheureusement il ne put voir se réaliser le vœu qu'il avait formé depuis si longtemps. L'ardeur, l'activité qu'il mit à ce travail hâtèrent sans doute sa fin, et il descendit dans la tombe sans jouir de ce dernier succès.

Frappé d'une congestion cérébrale au moment où il se rendait à l'Institut pour remercier ce corps savant qui venait de l'élever aux honneurs de la présidence, il sentit qu'il tou-

chait à sa fin; il essaya cependant de lutter contre le mal, et un instant sa main défaillante reprit la plume; mais bientôt, une seconde attaque, plus violente que la première, lui enlevant toutes ses facultés, il n'eut même pas la douce consolation de reconnaître à ses derniers moments sa famille et ses amis réunis pour lui prodiguer les soins les plus affectueux.

Bien que depuis cette rechute tout espoir de guérison fût perdu, la nouvelle de la mort de M. Roux fut un coup pour tous ceux qui le connaissaient, et elle retentit douloureusement au sein de la Société de chirurgie. C'est qu'il en est d'une société comme d'une famille: lorsqu'une nouvelle alliance vient augmenter sa considération, son bonheur, elle célèbre ce jour avec joie, et, lorsque la mort vient enlever celui qui était un juste sujet d'orgueil, l'affliction est générale; on se rappelle le mérite, les qualités de celui qui n'est plus, et l'on regarde avec tristesse le vide qu'il a laissé.

A notre douleur, une autre inquiétude vint s'ajouter: qu'allait devenir l'ouvrage qu'il avait entrepris? Cet ouvrage, destiné à sauver de l'oubli tant de précieux documents, allait-il rester inachevé? Heureusement non. S'il avait été dans la destinée de M. Roux de ne pas voir ses derniers vœux s'accomplir, il était réservé à la Société de chirurgie de rendre à sa mémoire le même témoignage de respect et d'attachement qu'il avait rendu à celle de Bichat en terminant son *Anatomie descriptive*.

Dans la séance du 26 avril, sur la proposition de notre honorable collègue M. Larrey, il fut décidé qu'une démarche serait faite près de la famille du défunt pour lui offrir de surveiller la fin

de l'impression de l'ouvrage. Cette demande ayant été accueillie avec empressement, la commission, composée de MM. Danyau, Lenoir, Larrey, Gosselin et Broca, se mit à l'œuvre, et, grâce à son activité, le premier volume si attendu put bientôt être livré au public.

Aujourd'hui le second volume, qui comprend toute l'histoire des anévrysmes, est entièrement terminé, et, si je m'abstiens d'en faire l'analyse, c'est que cet honneur revient de droit à notre collègue M. Broca, qui a déployé dans cette circonstance un zèle dont nous ne saurions lui être trop reconnaissants.

Tel est, messieurs, le résumé bien incomplet des travaux qui ont contribué à placer M. Roux au nombre des chirurgiens les plus célèbres de notre époque. Qu'il me soit permis maintenant d'ajouter quelques mots sur son caractère, et de vous parler de la trop courte période pendant laquelle il voulut bien s'associer aux travaux de la Société de chirurgie.

Nous l'avons vu nommer, en 1807, chirurgien à l'hôpital Beaujon ; en 1810, Boyer, dont il avait toujours suivi les leçons, et qui l'affectionnait à cause de ses qualités et de son talent, le fit entrer à la Charité comme adjoint. Dès lors, jusqu'en 1833, il ne cessa de partager avec lui le service. Ce fut donc à cette grande école, qui représentait si fidèlement les principes de l'Académie royale de chirurgie, que M. Roux se forma.

Bien qu'il y eût entre Boyer et lui une grande différence de caractère, bien que souvent ils n'eussent pas les mêmes idées sur certaines questions, jamais l'harmonie du service ne souffrit de ces petites divisions. D'ailleurs Boyer, qui était fier des

succès de celui qu'il avait choisi pour gendre, avait l'âme trop grande pour connaître la jalousie.

Singulier exemple des contradictions de l'esprit humain! Étant chirurgien en second, M. Roux s'était souvent plaint d'avoir en quelque sorte été privé de sa liberté d'action, et plus tard on l'entendit plusieurs fois répéter qu'il était fâcheux que le titre de chirurgien en chef eût été aboli. Quel motif lui inspirait cette pensée? Le désir d'un nouveau titre? Il ne pouvait alors en envier aucun. Était-ce la conviction qu'à ce prix seul on peut conserver les traditions et former d'excellents chefs? Il avait alors raison, mais il oubliait que lui, qui avait eu quelque peine à accepter les conseils d'un ami, d'un père, n'aurait jamais pu vivre à côté d'un chef, encore moins d'un rival.

M. Roux avait dû son entrée dans les hôpitaux à la manière brillante dont il avait concouru en 1802. Plus tard, ses succès dans l'enseignement particulier, la lutte glorieuse qu'il soutint en 1812, marquèrent sa place à l'École de médecine; aussi lorsqu'en 1820 la chaire de pathologie externe devint vacante, il succéda à Percy, et professa en outre la clinique à la Charité jusqu'en 1835, époque où il remplaça Dupuytren à l'Hôtel-Dieu.

Si je n'avais craint de dépasser les bornes dans lesquelles je dois me renfermer, j'aurais saisi cette occasion de faire devant vous le parallèle des deux écoles de l'Hôtel-Dieu et de la Charité. En effet, au moment où M. Roux changea de service, Sanson était encore à l'Hôtel-Dieu; s'il ne représentait pas les doctrines trop absolues de Dupuytren, parce que sa noble indé-

pendance s'y refusait, il en avait conservé les plus précieuses traditions, et, de plus, il avait enrichi sa propre pratique de tout ce que sa grande expérience lui avait enseigné et de tout ce que sa vaste érudition lui avait permis d'emprunter aux écoles étrangères; mais un semblable examen m'entraînerait trop loin ; revenons à M. Roux.

Nous venons de le voir quitter la Charité et entrer à l'Hôtel-Dieu. Il lui fut donc donné, comme à Desault, d'occuper dans sa longue carrière, les deux plus grands hôpitaux de Paris, et lorsque la mort vint le surprendre, à soixante-quatorze ans, elle le trouva tout aussi actif, tout aussi zélé que dans les plus belles années de sa jeunesse.

Commençant toujours la visite de bonne heure, comme il était d'une grande exactitude, il avait le droit d'être exigeant envers tout le monde. Recherché dans ses manières et dans sa tenue, sensible aux devoirs de la politesse, il ne voulait pas qu'on en perdît l'habitude à l'hôpital, et il était tellement sévère sur ce point, qu'à moins d'indisposition, il ne tolérait pas qu'on fît son service la tête couverte. Du reste, bon et affable, il était en général gai et heureux de se trouver au milieu des jeunes gens, et se laissait aller assez facilement à une causerie familière. D'une grande exigence pour tout ce qui tenait aux pansements, jamais il ne passait le moindre oubli, le moindre défaut de soin, et comme il excellait dans l'art d'appliquer les appareils, il voulait que chacun l'imitât.

Les élèves affluaient à ses opérations, à sa clinique, et parmi les nombreux médecins étrangers qui visitent nos hôpitaux, il n'en était pas un qui ne voulût entendre sa parole si autorisée,

et être témoin de sa merveilleuse dextérité; aussi étaient-ils assidus à l'Hôtel-Dieu. D'ailleurs son aménité était connue, et tout visiteur était certain d'avance d'être parfaitement accueilli.

Sauf les cas d'urgence, les opérations se faisaient le mardi et le samedi, et jamais il ne commençait sans passer lui-même en revue tout son appareil, afin d'être certain que rien ne manquât.

Plein d'adresse et de sang-froid, excellent anatomiste, ce n'était pas seulement dans les opérations réglées qu'il brillait, c'était surtout dans l'extirpation de ces tumeurs profondes si difficiles à isoler des vaisseaux et des nerfs. Une fois le bistouri à la main, cet homme, si vif, si enclin à donner un libre essor à sa parole, gardait le plus profond silence; c'était le contraire de Dupuytren, qui, tout en opérant, décrivait le procédé.

D'un calme imperturbable dans les moments les plus critiques, jamais il ne se laissa dominer par les difficultés ou les accidents imprévus. Une fois, dans une trachéotomie, le sang ayant pénétré dans les bronches, le malade allait succomber, lorsque, surmontant une répugnance bien naturelle, M. Roux appliqua ses lèvres sur la plaie béante, aspira avec force le liquide qui empêchait la respiration, et par sa présence d'esprit sauva ainsi les jours de l'opéré.

Cette habileté, cette adresse, qui lui étaient si naturelles, et dont il devait être justement fier, ne lui inspirèrent pourtant jamais, devant le malade, de ces mouvements d'amour-propre auxquels auraient pu le porter les adulations du public. Loin de là, considérant l'amphithéâtre comme un lieu de douleur, il voulait que chacun s'y tînt avec respect.

Je n'oublierai jamais qu'assistant à une résection de la tête du fémur, quelques jeunes gens, éblouis par la rapidité et le talent avec lequel il avait pratiqué cette opération si difficile, se permirent d'applaudir : indigné, il se retourna vers eux, et, dans quelques mots pleins de noblesse, les rappela aux sentiments des convenances.

On s'est demandé bien des fois comment, au milieu de nombreuses occupations et des devoirs imposés par les hôpitaux, l'enseignement, les Académies, quelques médecins ont fait pour écrire ?

Les uns ont doublé leur temps en l'employant avec ordre et méthode ; les autres, doués d'une organisation privilégiée, ont su concilier tous leurs devoirs, faire marcher de front les travaux de tout genre, sans pour cela se refuser aux exigences de la société; il leur a suffi de vouloir. M. Roux était de ces derniers : homme du monde dans toute l'étendue de l'expression il ne sacrifiait pourtant jamais rien à ses plaisirs, et le nombre immense de notes, d'observations et même de mémoires trouvés dans ses papiers, atteste le soin constant qu'il avait de ne point laisser passer un jour, eût-il été en partie consacré à ses amis, sans consigner par écrit les faits les plus importants de son immense pratique.

Aimant les arts et les lettres tout autant que la chirurgie, il en causait volontiers. Grâce à son excellente mémoire, il pouvait facilement citer un bon nombre de passages de nos classiques les plus célèbres, et c'était pour lui un vrai plaisir de voir ces goûts se développer parmi les jeunes étudiants.

Convaincu avec raison que l'étude sérieuse des langues an-

ciennes est indispensable au médecin, il déplora amèrement la mesure qui devait plus tard favoriser, chez les étudiants en médecine, l'abandon de la langue latine.

On devrait naturellement croire, après ce que je viens de dire de son goût pour la littérature, que sa parole était nette, simple, ne laissant rien à désirer. Eh bien, non ; loin de là : dans la conversation habituelle et dans les leçons, M. Roux prodiguait les épithètes, accumulait les répétitions, et cette manière de rendre sa pensée donnait à son tour de phrase un cachet bizarre. Aussi c'est plutôt dans ses écrits qu'il faut juger l'homme qui savait si bien faire l'apologie des lettres.

Chargé plusieurs fois de rendre un dernier hommage à la mémoire de quelques-uns de ses collègues, il le fit toujours avec une grande noblesse de style et de sentiments.

A deux reprises, désigné pour faire le discours de rentrée à l'École de médecine, il s'en acquitta avec le plus grand succès. Personne de vous n'a oublié la profonde impression que fit son éloge de Boyer et de Bichat, et comment s'inspirant en quelque sorte de toutes les difficultés d'un semblable parallèle, il sut pendant deux heures captiver l'attention d'un auditoire immense.

Mais si M. Roux puisait dans sa volonté assez de force pour travailler, il avait aussi un autre secret : il savait se reposer.

Ce qui avait été d'abord une nécessité pour rétablir sa santé, devint, par la suite, une distraction salutaire et pour ainsi dire une habitude. Tous les ans, aussitôt que les vacances de l'École amenaient la clôture des cours, il partait pour quelque excursion, visitant tantôt notre beau pays de France, tantôt

l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne; l'Allemagne qui avait tant d'attraits pour lui.

Partout son premier soin était de visiter les hôpitaux, de revoir d'anciens amis ou de nouer de nouvelles relations : il menait ainsi la véritable existence du savant. Puis quand l'heure de la rentrée était sonnée, il venait, frais et dispos, reprendre ses chères occupations, son service d'hôpital, qui était sa vie, et retrouver cette jeunesse studieuse dont il aimait à encourager les premiers essais.

Ce fut ce sentiment qui l'entraînait vers tout ce qui était jeune et passionné pour le travail, qui le porta vers la Société de chirurgie; après la mort de son ancien collègue Marjolin, de celui qui avait le premier applaudi à la fondation de cette société, il prit sa place, et bientôt, par son ascendant moral et sa collaboration active, il devint à son tour l'un de nos plus fermes soutiens.

Rappelez-vous avec quel empressement, chaque mercredi, il se rendait à nos séances, avec quel bonheur il se retrouvait au milieu de ses anciens élèves, de ses collègues de la Faculté, de l'Académie, de l'Institut. Lui qui était si heureux des succès de la Société, que ne lui a-t-il été donné de saluer avec nous le nouveau triomphe de notre excellent collègue et maître, M. Cloquet; comme il eût été joyeux de cette nomination!

D'un naturel doux, aimant, M. Roux était rempli d'affection pour tous les siens; aussi son cœur fut-il profondément éprouvé par la longue et cruelle maladie de sa femme, et par la mort de madame Danyau, sa fille chérie. Ce furent les deux

seuls chagrins qui attristèrent sa vie, et dans ces deux circonstances, il fut admirable de dévouement.

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps sur une pensée douloureuse; au lieu de verser des larmes, songeons plutôt à la manière noble et digne dont il a parcouru sa carrière; et prouvons, par notre amour pour la science et notre respect pour la vérité, que la Société de chirurgie, qu'il honora de son nom, fut digne aussi de le posséder.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.